

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Les pages d'annonces publicitaires sont manquantes. |

95-19
280

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE

QUÉBEC

Publiée avec l'approbation de

Son Eminence le Cardinal TASCHEREAU, Archevêque de Québec

Prop.-Rédacteur :

M. l'abbé D. GOSSELIN
Curé du Cap-Santé,
Co., de Portneuf.

Prop.-Rédacteur :

M. l'abbé D. GOSSELIN
Curé du Cap-Santé,
Co., de Portneuf.



CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Une piastre par an, payable d'avance ; le numéro cinq centimes. Toute personne qui recrute cinq abonnements a droit à un abonnement gratis. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

QUÉBEC :

DES ATELIERS TYPOGRAPHIQUES DE A. COTÉ ET C^{IE}

1892

SOMMAIRE :

Lettre de M. L'abbé E. Lapointe, 1.—L'Uganda, 8.—Nécrologie, 9.—La vengeance expiée, 9.—A travers le monde des nouvelles, 12.

FÊTES DE LA SEMAINE.

Dimanche,	4	sept.	—XIII P.
Lundi,	5	“	—Saint Laurent Justinien.
Mardi,	6	“	—De la Férie.
Mercredi,	7	“	—“ “ “
Jeudi,	8	“	—Nativité de la sainte Vierge.
Vendredi,	9	“	—Saint Pierre Claver.
Samedi	10	“	—Saint Nicolas de Tolentino.

OFFICES DES ÉGLISES DE QUÉBEC.

BASILIQUE N.-D. DE QUÉBEC

Messes basses le dimanche à 5h.
6h., 7h., 8h.—Grand'messe à 10h.
Vêpres à 7 h.

EGLISE DE LA BASSE-VILLE,
Messes Basses le dimanche à 6.20
h., 7 h.

EGLISE SAINT-ROCH.

Messes Basses le dimanche à 6,
7, 8, 9.—Grand'messe à 10 h.—Ca-
téchisme à 1 h., Vêpres à 2 h.

CONGRÉGATION DE ST-ROCH.

Messe basse pour Congréganistes
à 6½h. — Grand'messe à 10 h. ;

Vêpres à 2 h. ; Sermon et Salut à
7 h.

CONGRÉGATION DE LA HAUTE- VILLE

Messes basses à 5½, 6½ et 8 h.—
Sermon et Salut à 5 h.

EGLISE S. JEAN-BAPTISTE.

Messes basses à 5½, 7 et 8 h.—
Grand'messe à 9½ h ; Catéchisme à
1 h.—Vêpres à 2 h.— Archiconfré-
rie à 7 h.

EGLISE SAINT-SAUVEUR.

Messes basses le dimanche à 5½
6½, 7½ et —Grand'messe à 9½.—
Vêpres à 2 h. et Archiconfrérie à
7 h.

CHAPELLE N-D DE LOURDES.

Messe basse le dimanche à 6.

ABONNEMENTS PAYÉS

M. L., Saint-Laurent.—M. G., Saint-Gilles.—Mgr B, Rimouski.—M. H.,
Montréal.—M. P., Saint-Raymond —M. M. Saint-Ephrem.—M. B. Québec.—M.
L., Saint-Adrien.—M. B., Québec.—M. B., Saint-Nicolas.—M. H., Hôpital-
Général.—M. G. Québec.—M. C., Saint-Albin.—M. B., Pointe-aux-Trembles.
—M. MC., Saint-Joachim.—M. P., Saint-Jean-B. de Québec.—M. L., Tadous-
sac—M. F., Lévis.—M. D., Grondines.—M. D. Cap-Santé.—M. C., Saint-
François, (I. O.).—M. L., Saint-Roch,

LA

SEM AINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

Lettre de M. l'abbé E. Lapointe

Plaine-Haute, France, 21 août 1892.

Monsieur le Rédacteur,

Le 6 mai dernier, cinq religieuses Franciscaines, Missionnaires de Marie, disaient adieu à la France pour aller fonder une maison de leur Ordre à la Baie Saint-Paul, dans le diocèse de Chicoutimi. (1)

Votre excellente *Semaine Religieuse* n'a pas manqué de signaler l'arrivée de ces bonnes sœurs et de faire connaître en quelques mots l'œuvre qu'elles sont allées accomplir au Canada.

J'ai pensé, néanmoins, que je serais peut-être agréable à plusieurs de vos lecteurs en vous communiquant, pour la publier, une notice un peu plus complète sur l'Institut des Missionnaires de Marie.

Cet Institut s'est fondé aux Indes Orientales vers le milieu de ce siècle, grâce au zèle et à l'initiative de quelques femmes pieuses, la plupart de haute naissance, qui résolurent de se grouper et de mettre en commun leurs efforts pour aider les missionnaires dans la conversion des infidèles.

Comme toutes les œuvres providentielles, disent ses annales, celle-ci eût son début marqué par la croix. Néanmoins, en dépit des épreuves, le grain de sénévé devint bientôt un arbre magnifique qui étendit au loin ses rameaux.

En 1877, la Mère-Fondatrice et trois de ses compagnes, venues de Rome, obtinrent du Souverain Pontife la permission de transférer leur noviciat en Europe, pour favoriser le recrutement et la formation de leurs sujets.

En 1890, le Saint-Siège approuva définitivement les constitutions de l'Institut et joignit à cette approbation les lettres les plus

(1) Depuis que cette lettre a été écrite, il a été décidé de faire cette fondation à Québec et non à la Baie Saint-Paul. (N. D. L. R.)

No. 1.—3 septembre 1892.

élogieuses. « Dès le principe, lisons-nous dans une notice sur l'Institut, les fondatrices désirèrent s'appuyer sur un grand Ordre religieux, afin de se donner au ciel une famille de saints, et sur la terre cette sève monastique qui garantit les œuvres nouvelles en leur donnant une large part à la stabilité et à l'esprit évangélique des Anciens Ordres. Le choix des Missionnaires de Marie se fixa sur le Séraphique *François*. Trois cardinaux consultés approuvèrent leur détermination, et le Souverain Pontife lui-même leur fit répondre : « *Niente di meglio*, rien de mieux, je bénis la mère et les filles. »

La bénédiction du Saint-Père porta ses fruits, car il eût pour effet d'augmenter considérablement le nombre déjà prodigieux de jeunes filles éprises du désir de leur propre sanctification, qui, depuis plusieurs années accouraient de toute part pour échanger leurs habits mondains et leurs riches parures contre la pauvreté Fransiscaine et le blanc voile des Missionnaires de Marie.

Aujourd'hui l'Institut comprend cinq provinces et compte dix-neuf maisons, dont une à Rome, quatre en France, une en Belgique, une en Angleterre, une en Suisse, une au Canada, une à Carthage, deux à Ceylan, trois aux Indes et quatre en Chine.

Il n'y a pas, en dehors de France de noviciat proprement dit. Toutes les aspirantes sont donc tenues de passer une couple d'années au noviciat de Saint-Brienc, en Bretagne, afin qu'ayant reçu la même formation, elles soient toutes pénétrées du même esprit évangélique, du même respect pour les traditions franciscaines. Cette mesure, outre qu'elle assure l'unité de vues et d'action dans l'Ordre, offre encore aux novices le précieux avantage de se connaître, de s'apprécier mutuellement, de nouer des relations qui dureront toute la vie et d'apprendre les principales langues européennes. Ainsi, à l'heure qu'il est, il y a au noviciat des Franciscaines, des Allemandes, des Italiennes, des Anglaises, même des Indiennes. Or toutes, ou presque toutes, parlent avec grande facilité au moins trois langues, françaises, anglaises et italiennes.

« Les Missionnaires de Marie se vouent à l'expiation et à l'apostolat, s'offrant en victimes pour l'Eglise et les âmes. L'adoration du très Saint-Sacrement, surtout dans les pays infidèles, est le soutien de leur vie immolée et missionnaire.

Dès le noviciat, on les prépare à toutes les œuvres qui peuvent les rendre plus tard des auxiliaires précieuses et dévouées pour les prêtres apôtres dans les missions (1)

(1) Notice sur l'Institut.

Les principales œuvres adoptées par les Constitutions de l'Institut sont : les *Catéchismes*, les *Ouvroirs*, les *Ecoles*, les *Pensionnats*, les *Catéchuménats*, les *Hôpitaux* et les *Réfuges*, les *Dispensaires*, les *Congrégations* et les *Retraites*.

La vocation des Franciscaines missionnaires de Marie réclame donc, comme l'indiquent leurs Constitutions, des âmes généreuses et énergiques, au caractère franc et ouvert, sincèrement pieuses, propres à la vie mixte de contemplation et d'action, Expiation et Apostolat : ces deux mots résument l'esprit et le but de l'œuvre. De là l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement dans toutes les maisons Franciscaines, l'obligation pour toutes les sœurs, sans distinction aucune, de se livrer à certaines heures de la journée, aux travaux manuels les plus pénibles et de s'accoutumer par avance à tous les dévouements, à tous les sacrifices qu'impose la vie des missions.

La pauvreté franciscaine est pratiquée rigoureusement.

Nous avons eu l'honneur, mes compagnons de voyage et moi, d'être invités à visiter le noviciat : nous en sommes revenus aussi étonnés qu'édifiés. Dans les cellules, pour tout mobilier, une simple chaise et une mauvaise paille en guise de lit. Les détenus, dans nos prisons du Canada, sont infiniment mieux couchés. Entrant au réfectoire, nous apercevons deux longues rangées de tables d'un bois grossier supportées par des chevalets ; des bancs sans dossiers, comme autrefois dans nos collèges. Les nappes, ici, cela va sans dire, sont inconnues. Une cuillère et une fourchette de bois, une assiette en terre cuite, composent à peu près tout le service de table. On ne fait usage de viande que trois fois la semaine ; le mardi, jeudi et dimanche, à midi. Dans les salles et cellules, les murs n'ont d'autre ornement que le crucifix, comme pour rappeler aux religieuses que, suivant la parole même de Notre-Seigneur, on ne peut aller à Lui que par le dépouillement et par la Croix. Jamais de feu dans les cellules, même durant l'hiver, qui, comme vous le savez, est très froid en Bretagne, et ces jeunes filles, dont la plupart ont connu dans leur enfance et dans leur jeunesse tout le confort, toutes les douceurs que peuvent procurer la richesse et le bien être, sont non seulement résignées, mais gaies, contentes, portant manifestement sur leur visage épanoui, avec les signes de la santé, l'empreinte d'un bonheur qu'elles seules et les anges du ciel connaissent.

Durant les récréations elles s'amuse comme des enfants.

Quand j'étais à Rome, la Supérieure Générale et Fondatrice me disait : « il y a cela de particulièrement, consolant dans notre

Institut que toutes celles qui y entrent, se trouvent *chez elles* dès les premiers jours, qu'elles y sont à l'aise, et que la gaieté qu'elles manifestent tout d'abord ne les quitte plus. »

Quoique le but principal de l'Ordre soit d'aider les prêtres missionnaires dans leur œuvre apostolique, néanmoins ne vont dans les missions que celles qui le demandent formellement. Mais il arrive qu'on est loin de pouvoir satisfaire au désir de toutes celles qui brûlent de l'amour des âmes. Celles qui partent pour les pays lointains sont considérées par celles qui restent comme des élues et des privilégiées.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une communauté dont les sujets sont ainsi disposées et reçoivent une telle formation, accomplisse une somme de bien incalculable, non-seulement dans les pays infidèles, mais partout où elle a des missions. Aussi la S. C. de la Propagande, dont elle relève immédiatement et qui l'a sous sa protection, a-t-elle manifesté hautement le plaisir qu'elle éprouvait de la voir fonder une maison au Canada, dans l'espoir qu'elle y recruterait de nombreuses ouvrières pour la vigne du Seigneur.

Les communautés religieuses ne manquent pas au Canada ; on peut même dire que leur nombre va toujours croissant. Ni les pauvres, ni les infirmes, ni les orphelins, ni les parents chrétiens qui tiennent à procurer à leurs enfants une solide et saine éducation n'ont encore songé à s'en plaindre. Eh ! grand Dieu, quand on a vu de ses yeux les tristes fruits de la laïcisation en Europe, quelles actions de grâce ne rend-on pas à la divine Providence de ce qu'Elle n'a pas permis jusqu'à ce jour, que nos hôpitaux et nos hautes maisons d'éducation fussent envahies par ce fléau ! Le but et les constitutions même de l'Institut des Missionnaires de Marie sont une garantie qu'il y a place encore pour elles chez nous, et qu'un vaste champ est réservé à la ferveur de leur zèle. Le Canada comme la France est, eu égard à sa population, une pépinière de missionnaires. Déjà il envoie un bon nombre de ses enfants travailler à la conquête des âmes, non seulement dans toute l'Amérique du Nord, mais encore sur les plages lointaines de l'Orient. Or, « si dans les missions, comme ailleurs, le premier rôle et le plus nécessaire n'appartient pas à la femme, le plus pratique et le plus efficace lui est peut-être réservé. Sans la religieuse, la famille chrétienne pourra difficilement se constituer dans les pays idolâtres, car la femme seule peut avoir un accès très facile et constant auprès des personnes de son sexe. » (1)

« Les Missionnaires de Marie, écrivait Monseigneur Bouché, évêque de Saint-Brieuc, à la S. C. de la Propagande, ont résolu d'introduire

(1) Notice sur l'Institut.

duire dans les missions un élément nouveau, qui jusqu'ici a fait défaut partout. Par les missionnaires femmes et Religieuses, elles veulent arriver à pénétrer plus intimement dans la famille païenne, elles veulent relever la femme de sa dégradation séculaire en lui inspirant les fortes vertus du christianisme. L'expérience que mes nombreux voyages dans toutes les parties du monde m'ont donnée des missions, m'amène à croire qu'il y a une grande et féconde pensée dans la fondation de l'Institut des Franciscaines missionnaires de Marie. »

Grâce à Dieu, cet *élément nouveau* existe en partie au Canada. Personne n'ignore, en effet, que nos congrégations religieuses ont étendu le cercle de leur action bienfaisante, d'un côté jusqu'au Labrador, et de l'autre jusques dans les parties les plus reculées du Nord-Ouest, mais qui ne sait aussi que le nombre de ces précieuses auxiliaires est loin d'être suffisant et que, du reste, leur règlement de vie, les limites dans lesquelles leur action est circonscrite, ne leur permettent pas d'accomplir toutes les œuvres qui sont le propre de la femme *missionnaire* !

Or voici un Institut dont le but principal est l'œuvre des missions et dont les sujets, par une préparation spéciale, sont éminemment aptes à exécuter tous les travaux que cette œuvre nécessite. Quelle impulsion nouvelle ne donneront-elles pas à nos missions lointaines ! J'ajoute que par sa vie mixte de contemplation et d'action, par sa division en trois branches ou catégories distinctes de religieuses : les *Mères*, les *Sœurs* et les *Tertiaires*, par la diversité de ses œuvres, l'Institut Franciscain favorisera grandement les vocations au Canada en ouvrant ses portes à toutes les personnes que Notre-Seigneur attire à Lui par l'attrait religieux, quelque soient leurs aptitudes et leur degré d'instruction. Comme vous avez pu le remarquer par l'énumération ci-dessus des œuvres Franciscaines, l'Institut n'est étranger à aucun genre d'occupations, du moment qu'elles fournissent l'occasion d'être utile au prochain et de procurer la gloire de Dieu. En dehors des missions où les œuvres sont multiples, dans les pays comme le nôtre, on donne l'instruction aux jeunes filles, instruction supérieure ou élémentaire, suivant les besoins du lieu où l'on se trouve. Comme on a des sujets de toutes les nationalités, les langues étrangères surtout y sont enseignées avec un succès qui ne peut être surpassé. On soigne les malades et les infirmes, on recueille les orphelins, etc., etc.

Je me souviens que la Très-Révérènde Mère Générale me disait un jour : « un des rêves que je caresse depuis longtemps, est la fondation d'un Orphelinat agricole de jeunes filles. »

Cette bonne Mère Générale, femme d'un esprit vraiment supérieur et dont le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'est égalé que par la prudence et la persévérance énergique avec laquelle elle entreprend et poursuit la réalisation de ses projets, et qui n'a d'autre ambition que de faire le bien sous quelque forme que ce soit, ses œuvres le témoignent assez, comprend, comme tous ceux qui suivent attentivement le mouvement social et économique de notre époque, que pour rétablir l'équilibre entre les diverses classes de la société qui menace de se dissoudre, il faut par tous les moyens possibles diminuer le nombre des ouvriers et des ouvrières des villes dont la gêne, causée par le manque de travail et des habitudes en tout point condamnables, est en partie du moins, la source première de toutes ces convulsions qui mettent le monde en péril, et pour cela, enrayer l'émigration rurale, en remettant en honneur chez la femme les travaux de la ferme, en lui apprenant l'économie domestique et en lui assurant autant que possible, un avenir honorable à la campagne.

Je me suis demandé depuis, si, envisagé à ce point de vue, un orphelinat agricole pour les jeunes filles n'aurait pas son utilité dans notre pays.—Vous n'ignorez pas qu'il a déjà été question d'établir une maison de ce genre pour les garçons dans un de nos, principaux districts ruraux. Mais comme pour cela il faudrait l'aide du gouvernement, et que les gouvernements, suivant le proverbe italien : *Chi va piano va Sano*, ne sont jamais pressés dans ces sortes d'affaires, il est à craindre que ce projet ne soit pas accompli de sitôt. Un tel orphelinat pour les filles serait bien plus facilement réalisable.

Et quel bien cela ne ferait-il pas ?

Nos législateurs s'évertuent, sans beaucoup de résultat, à faire des lois pour arrêter le courant de l'émigration aux Etats-Unis et favoriser le repatriement de nos compatriotes. Jamais nos évêques, aidés de leur clergés n'ont travaillé avec autant de zèle à entraîner dans nos forêts encore incultes l'excédant de population de nos vieilles paroisses et à rendre l'agriculture prospère. Malgré tous ces efforts réunis, la colonisation marche à pas de tortue, nos campagnes s'appauvrissent et l'émigration suit son cours.

Les causes de ce mal devenu chronique sont multiples. On est cependant unanime à en reconnaître deux principales: un dégoût de plus en plus prononcé pour le travail pénible des champs et surtout du défrichement, et les habitudes du luxe qui envahit notre classe agricole dans une proportion alarmante. Les fils de nos cultivateurs ne travaillent presque plus. Vous savez ce qui se

passé : le temps des semailles et de la moisson écoulé, le reste de l'année est trop souvent, dans plus d'un endroit, en partie consacré à la promenade, aux *piques-niques*, aux réunions de plaisir. L'habitude du *far niente* amène naturellement l'amour de la toilette et d'un confort extravagant.—Inutile d'ajouter que la femme dans cela comme dans tout le reste, a sa grande part de responsabilité. Combien de fois n'a-t-on pas répété que nos jeunes filles, au sortir du couvent, ne savent plus que *pianoter* et faire de la dentelle ? Cette accusation, dans sa généralité, est injuste. Mais enfin il est permis de croire que s'il y avait moins de pianos et d'harmoniums dans les maisons de nos braves cultivateurs, il y aurait peut-être plus de blé dans leurs greniers, et plus d'écus sonnans dans leurs bourses, par suite moins de ruines financières, hélas ! que tout le monde déplore, moins d'émigration dans les grandes villes.—La première fois qu'on parcourt les campagnes de l'Europe, on n'est pas peu étonné de voir autant de femmes que d'hommes occupés aux travaux des champs. Le premier mouvement de surprise passé, on se dit qu'après tout nos mères en faisaient autant que les femmes de ces pays-ci, et que si là-bas les temps sont changés, la fortune privée aussi a changé, et, avec la fortune privée, la prospérité nationale. Et alors on se prend à regretter le bon vieux temps.

Eh bien, il me semble qu'une institution qui aurait pour objet de recueillir tant de petites orphelines que l'abandon et le manque de protection expose à mener une vie misérable dans les villes, de leur enseigner spécialement et d'une manière pratique l'économie domestique et le travail de la ferme tout en leur donnant une éducation proportionnée à l'état auquel on les destine, en un mot d'en faire des femmes capables d'aider efficacement le colon et le cultivateur à rendre aussi fructueux que possible son pénible labeur de chaque jour, rendrait d'éminents services à notre pays.

Je m'aperçois, Monsieur le Rédacteur, que je me suis étendu sur ce sujet beaucoup plus que je ne me l'étais d'abord proposé — Mais c'est fait ; et je ne le regrette pas.

Puisse ces considérations contribuer à faire connaître et apprécier comme elles le méritent les bonnes Religieuses Franciscaines ; puissent-elles surtout inspirer à quelques âmes vraiment pieuses, aimant Dieu et le prochain, le désir d'entrer dans les rangs de cette armée d'héroïques missionnaires que le Saint-Père encourage et protège avec une paternelle sollicitude et que le bon Dieu bénit visiblement en donnant à leurs œuvres un accroissement prodigieux.

L'abbé E. LAPOINTE.

L'Uganda

La guerre civile fomentée et stipendiée par des officiers anglais dans l'Uganda, a attiré l'attention de l'Europe entière sur cette région de l'Afrique orientale. Quelques notions sur ce pays et sur les événements qui ont amené la situation actuelle intéresseront sans doute nos lecteurs.

Une suite de chefs, supérieurs à leurs voisins sous le rapport de l'intelligence et de l'esprit de gouvernement, ont fait de l'Uganda un Etat de deux millions d'habitants, plus solidement organisés que les peuplades qui les entourent.

Mtési, le prédécesseur du roi actuel, était ce que l'on peut appeler un barbare de génie. En 1860, au moment où il venait de monter sur le trône, il était païen, féroce comme tous les despotes sous cette latitude; il s'offrait le plaisir de faire étrangler de temps à autre quatre ou cinq femmes pour donner à « l'homme blanc » une haute idée de son pouvoir. Mais il montrait déjà une remarquable aptitude au commandement.

Stanley le trouva quinze ans plus tard devenu Musulman et capable de plier ses instincts de cruauté native aux nécessités de la politique. Il s'était donné une armée nombreuse et avait constitué un véritable gouvernement. L'Uganda, mis à l'abri des invasions de ses voisins, était devenu très prospère.

Stanley en fit un protestant fervent. L'Angleterre s'empressa de lui envoyer quelques-uns de ses missionnaires; il les combla de faveurs et les prit pour conseillers. Les « Pères Blancs » du cardinal Lavignerie arrivèrent à leur tour; Mtési se fit catholique et ne jura plus que par les religieux. Il les fit entrer dans ses conseils à la place des protestants et leur confia l'éducation de l'aîné de ses fils.

Il y eut alors dans l'Uganda une population catholique, une population protestante et une population musulmane au milieu de la population païenne.

Le roi actuel, Mwanga, commença par persécuter les catholiques; l'Uganda eut son martyrologe; des femmes, des enfants, se laissèrent torturer plutôt que d'adjurer leur foi. Puis, le persécuteur chassé par les musulmans, se réfugia dans la province où les chrétiens étaient majorités, redevenu catholique et fut rétabli sur son trône par ceux qu'il avait persécutés.

Au milieu de ces événements se présentèrent trois officiers anglais, Jackson d'abord, puis Lugard et Williams. C'étaient les représentants de la Compagnie anglaise de l'Afrique orientale.

Les officiers anglais étaient à la tête d'une bande armée de fusils à tir rapide et traitant avec eux une mitrailleuse. Ils vinrent en aide à Mwanga, lui remirent un drapeau anglais et lui firent signer un papier comme les sergents recruteurs obtiennent la signature des gens qu'ils enrôlent dans les tavernes de Londres. Il est permis à un roi nègre de ne pas très bien saisir la différence qui existe entre la protection et le protectorat. Il crut être l'allié de l'Angleterre; il était devenu le vassal de la Compagnie anglaise.

Ce fut l'origine de la guerre civile. Pokino, dont Mtési avait fait un gouverneur de province et une sorte de premier ministre,

est le chef des protestants et le serviteur des Anglais. Sékibobo, le meilleur général de Mtséa, est à la tête du parti catholique. Celui-ci l'aurait certainement emporté si le capitaine Lugard n'avait jeté sa mitrailleuse dans la balance. Le palais du roi, la moitié de la capitale, la mission catholique furent brûlés, Mwanga mis en fuite et ses partisans massacrés.

Les massacres continueront jusqu'à ce que le roi de l'Uganda ait fait sa soumission et soit devenu le vassal docile de la Compagnie anglaise.

Les Anglais attachent une grande importance à la possession de ce pays et aucun crime ne leur coûtera pour arriver à leur but.

Situé sur la rive septentrionale du Victoria Nyanza, au point où le Nil s'échappe de ce grand lac pour se diriger vers la mer, l'Uganda commande le cours supérieur du fleuve et tient l'entrée de cette longue vallée de 1,200 lieues que Méhémet Ali et ses fils avaient occupée toute entière, et dont l'Espagne a perdu les trois quarts depuis qu'elle est placée sous le protectorat de l'Angleterre. Que le gouvernement anglais ait l'intention de la reconquérir un jour ou qu'il veuille simplement en interdire l'accès à quelque autre puissance européenne, il faut qu'il soit maître de l'Uganda.

L'importance de cette contrée ne tient pas uniquement à sa situation géographique. Il y a là une race énergique, belliqueuse, capable de discipline et de civilisation, une race vraiment choisie, digne de devenir la fille du Christ. Prions Dieu que l'hérésie ne puisse s'en emparer et la faire servir à sa domination.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de M. l'abbé G. Chavigny de la Chevrotière, curé de Saint-Victor de Tring, décédé le 27 août dernier, à l'âge de cinquante ans. M. de la Chevrotière a succombé à une maladie de cœur. Après avoir été assez longtemps curé de Saint-Ubalde, il a passé quelques années à Notre-Dame du Portage, qu'il a quitté l'automne dernier, pour la cure de Saint-Victor de Tring. Il appartenait à la société Saint-Joseph, à la Congrégation du P. S. de Québec ainsi qu'à la Section diocésaine des messes.

Son service et sa sépulture ont eu lieu à Saint-Ubalde où il est décédé. Nous recommandons son âme aux prières de nos abonnés.

La vengeance expiée

(Suite et fin.)

Pauvre Léonie ! Personne ne pensait à la maltraiter, sans doute. On était fâché qu'elle appartint à de tels parents, voilà tout. On la trouvait gentille, aimable, pieuse : mais lors de la première communion, aucune petite fille ne voulut la prendre pour compagne.

J'insistai, j'allai voir toutes les mères, je priai, je menaçai de retarder indéfiniment la cérémonie ; j'usai de tous les moyens en mon pouvoir : « Devait-on en ce jour fouler aux pieds le premier précepte du Seigneur : Aimez-vous les uns les autres ? C'est ainsi qu'on allait mettre en pratique les leçons du catéchisme ? Jésus n'avait-il pas mangé chez les publicains ? » Prières, menaces, tout fut inutile, Léonie n'eut pas de camarade.

A partir de ce moment, Gaupin ne rêvant plus que vengeance, sans doute, résolut d'inspirer la terreur, à défaut d'un meilleur sentiment.

Peu de temps après, un fermier du village, père d'une des enfants de la première communion, trouva le matin deux de ses chevaux gisant sur la litière, l'un mourant, l'autre bien malade. Le vétérinaire, appelé en toute hâte, prodigua d'abord ses soins au hasard : il ne reconnaissait, dans les symptômes étranges qu'il avait sous les yeux, aucun caractère des maladies connues. Enfin, il s'aperçut que les naseaux durs et enflés, présentaient une légère blessure au-dessus de la cloison mitoyenne. Il examina, c'était une morsure étroite, assez profonde, noirâtre et qui commençait à se gangrener, une morsure venimeuse sans doute. On fouilla tous les coins de l'écurie et on trouva une vipère énorme roulée dans le fumier chaud.

Le vétérinaire cautérisa les plaies et put, à force de soins, sauver le moins malade des deux chevaux, le dernier mordu probablement ; l'autre mourut dans la journée.

C'était de la part des vipères, les premières hostilités : une véritable guerre d'extermination était déclarée aux animaux domestiques de mes paroissiens. Il ne se passait pas de semaine sans qu'un cheval au moins fût mordu pendant la nuit dans les mêmes conditions que les deux premiers. Où il n'y avait pas de chevaux, les reptiles se contentaient des vaches et même des moutons.

Comment cela pouvait-il se faire ? Rarement, avant cet époque, on avait trouvé des vipères dans l'intérieur des habitations. « Gaupin n'était pas étranger à cela ! » On l'accusa publiquement. La justice informa, interrogea, fit monter la garde pendant quelques nuits, et ne découvrit pas le coupable. Alors on ferma à clef les portes des écuries. Les vipères se glissèrent sans doute par les trous des serrures, car elles continuèrent leur œuvre de mort.

Une véritable terreur s'empara des habitants de B^{***}. Quelques-uns avaient vu Gaupin prendre à la main des couleuvres dans les halliers qu'il défrichait. « C'est lui, bien sûr ; mais comment fait-il ? Par où passe-t-il ? C'est que les vipères obéissent, il les *enchante* ; elles vont où il les envoie ! » Mais que faire à un

sorcier ! On fit sa soumission respectueuse. Les reptiles eurent plus d'influence que l'Évangile. On flatta l'Auvergnat ; on l'occupa, on lui fit des cadeaux, on le prit par les sentiments ; il devint le roi du village ; tout le monde le saluait quand il passait, se taisait quand il parlait, baissait la tête quand il était mécontent.

Les vipères restèrent dorénavant dans les trous et dans les fourrés d'épines. On ne constata plus que quelques rares accidents, chez les récalcitrants qui osaient encore parler mal de Mme Gaupin.

Comment l'Auvergnat s'y prenait-il ? Entrait-il dans les écuries par la porte ou par la fenêtre ? Y allait-il de jour ou de nuit ? Peut-être ne rentrait-il pas dans sa maison, quand on montait la garde aux alentours.....

Peut-être pendant qu'on espionnait le mari, la femme faisait-elle la besogne ? Je n'ai jamais pu éclaircir complètement ce mystère ; mais c'étaient bien les Gaupin qui portaient les vipères à domicile, et, probablement, qui les irritaient pour les approcher ensuite du nez des pauvres chevaux reposant sur la litière.

Si la justice humaine ne put sévir, faute de preuves matérielles, Dieu qui n'a pas besoin de témoins, se chargea de punir ; et la punition fut terrible !

Par un soir d'orage, l'Auvergnat, rentrant mouillé et fatigué chez lui, jette dans un coin de la chambre, derrière la cuisine, le vieux carnier qui lui servait à emporter sa nourriture, soupe à la hâte et se couche avec le soleil. Les deux femmes vaquent encore quelques instants aux travaux du ménage, placent près du foyer les habits fumants, et, la nuit étant complètement venue, elles se mettent au lit à leur tour.

Tout à coup un affreux cri d'épouvante, un cri à glacer les moelles, dominant une seconde la voix de l'orage, dresse brusquement sur leurs pieds Gaupin qui dort et sa femme près de s'endormir. Ils volent à la chambre de leur fille.

Étendue sur le sol, la pauvre enfant se tordait, comme un ruban de parchemin qui brûle. Ses dents grinçaient à mordre des cailloux : une écume rose frangeait ses lèvres..... Mais vous l'avez vue en cet état.

À sa place, dans le lit, une énorme vipère s'enroulait voluptueusement. Elle avait quitté le carnier mouillé pour une retraite plus chaude.

Léonie a raconté depuis qu'elle avait senti en se couchant quelque chose de froid se traînant le long de son corps.

Gaupin se pendit à un arbre de la forêt quelques mois après cette nuit-là. Dieu lui pardonne ! Il aimait tant sa fille !

La pauvre épileptique a vu son mal augmenter d'année en année. Nul n'aurait pensé qu'elle vivrait jusqu'à ce jour. Que Dieu la rappelle bientôt et lui fasse la grâce de finir sa vie chrétiennement, comme elle l'avait commencée !

J'ai revu naguère le curé de B***. « Léonie est morte deux mois après votre visite, me dit-il, morte comme une sainte. Toute la paroisse en a été édifiée. Et depuis, la mère Gaupin n'a pas manqué un seul dimanche à la messe. »

A travers le monde des nouvelles

Québec.—Les Quarante-Heures auront lieu à Saint-Ambroise, le 4 ; à Saint-Sylvestre, le 6 ; à Saint-Féréol, le 8 ; à Saint-Sauveur, le 10.—Nous voyons par l'annuaire du collège de Sainte-Anne, que cette florissante maison a été fréquentée cette année par 228 élèves, dont 91 du cours classique et 137 du cours commercial.—La retraite de Messieurs les Curés, commencée mercredi soir, s'est terminée mardi matin. Les deux retraites ont été prêchées par M. l'abbé Marre, sulpicien, et présidées par Mgr le Coadjuteur. La première a été suivie par 87 retraitants, et la seconde par 175 environ. Suivant la tradition le Séminaire de Québec a donné l'hospitalité aux retraitants. Nous annonçons aujourd'hui quelques changements, mais la liste officielle ne sera publiée que dans le cours du mois.—M. l'abbé Miville Dechesne doit entrer prochainement chez les Sulpiciens.—M. l'abbé Dion, du Séminaire de Chicoutimi, entre au collège de Lévis.—M. l'abbé Boutin, curé de Saint-Martin, partira dans un mois pour aller exercer le ministère aux États-Unis.

Nord-Ouest.—Mgr Pascal est arrivé à Prince-Albert, après avoir parcouru, pendant sa tournée de confirmation, 1,600 milles en canot d'écorce.

Bavière.—On avait annoncé, pour faire une réclame à l'exposition américaine que les habitants d'Oberammergau se rendraient à Chicago pour donner des représentations du mystère de la Passion.

M. J. Lang, maire d'Oberammergau, a prié *l'Univers* de démentir la nouvelle. « LOIN DE NOUS, dit-il, LA PENSÉE de nous faire acteurs et DE FAIRE UN MÉTIER DE LA REPRÉSENTATION DE NOS SAINTS MYSTÈRES. »